



Destruction of Shadows and the Dawn of Days du collectif péruvien Pariacaca. PHOTO PARIACACA

A la Biennale de photo de Porto, haut les demains

Par **CLÉMENTINE MERCIER**
Envoyée spéciale à Porto

L'expression «écrire avec la lumière», à propos de la photographie, vient de l'étymologie grecque *phôtós* qui signifie «lumière», et *gráphô*, «écrire». Utilisée à tout va, elle est aujourd'hui un poncif de cet art récent qui a révolutionné, il y a près de deux siècles, notre rapport au monde. Mais au Portugal, à la Bienal'25 Fotografia do Porto, elle prend tout son sens, chargée d'une âme singulière. C'est tout d'abord l'engagement des deux directeurs artistiques, artistes eux-mêmes, qui illuminent cette jeune manifestation, née en 2019. «*Nous croyons à l'art et à la photographie comme des moteurs de changement*», s'enthousiasment Virgílio Ferreira et Jayne

Riche en visions psychédéliques, l'édition 2025 de la jeune manifestation portugaise se saisit des enjeux actuels, du dérèglement climatique aux questions postcoloniales, et propose de lumineuses formes de résistance.

Dyer qui ont conçu un programme entièrement gratuit en prise avec les enjeux contemporains. «*Il manquait à Porto un tel événement. C'est une ville photogénique mais c'est aussi une ville de photographie*», précise Virgílio Ferreira, natif de la ville. *La municipalité*

investit beaucoup dans la culture et rénove des lieux pour les expositions. Elle soutient des programmes et des bourses pour les artistes. A Porto, il y a une énergie pour créer des choses, pour avancer, et pas seulement dans le domaine artistique.»

Directeur de Ciclo, une association de soutien aux artistes, Virgílio Ferreira a déjà accompagné une quinzaine de photographes dans un programme de résidences au sein des territoires fragilisés de la vallée du Douro, classés au patrimoine de l'Unesco. Logés chez l'habitant, en immersion dans les communautés rurales, les artistes relèvent chaque année le défi de produire une œuvre tout en «revivifiant» par leur présence une terre désertée par les jeunes générations. «*Pas toujours évident de s'intégrer et de communiquer*», admet l'Australien James Newitt qui, logé chez un paysan taciturne, a enquêté sur la fin d'une mine d'or au sein du terroir viticole, dont il a tiré un film – le sujet des forages est particulièrement d'actualité dans le nord du Portugal qui se rebelle contre l'exploitation du lithium, menace pour les écosystèmes et modes de vie locaux. Dans



Extraits de «Witch Hunt Vol. I - The Banished of Balsapuerto, 2016-2023» de Christo Geoghegan et «Future Studies» de Luca Locatelli. PHOTOS C. GEOGHEGAN ET L. LOCATELLI

le cadre de Ciclo, Lara Jacinto s'est intéressée aux migrants du coin, réservoir de main-d'œuvre invisible, et Augusto Brazio aux maisons abandonnées encore pleines des traces de la vie des habitants. A la fondation Marques da Silva, c'est la pollution du Douro qui est révélée par un long chemin de radiographies sur des tables lumineuses disposées à même le sol.

Agent révélateur

Alors que s'ouvrent petit à petit les expositions, sous le soleil frisquet de mai, la Biennale, sous-titrée «Tomorrow Today», aborde dérèglement climatique, identité et genre, immigration et héritage colonial. Dans la ville haute, éventrée par les travaux d'une nouvelle ligne de métro et traversée par des hordes de touristes, les affiches des élections législatives rappellent qu'au Portugal aussi, l'extrême droite pousse à plus de 22% dans les urnes. «Dans les 16 expositions, le climat géopolitique fragile est très perceptible», précise Jane Dyer, codirectrice artistique australienne qui a posé ses valises à Porto après avoir quitté la Chine de Xi Jinping. Aujourd'hui, les artistes cherchent à comprendre. Ils veulent donner un sens à une forme de résistance.»

La doyenne Claudia Andujar, qui a magnifié à la pellicule infrarouge les Yanomamis, un peuple indigène d'Amérique du Sud, ouvre une voie pleine de mysticisme. C'est au cœur de la ville haute, derrière les épais murs en pierre de la Cadeia da Relação, une ancienne cour d'appel et prison de 1765, que pulsent ses sublimes images seventies, totalement psychédéliques, montrées pour la première fois en projection. Transformée en Centre portugais de la photographie en 1997, la vieille geôle est un dédale de pièces voûtées glaciales, entravées par d'impressionnantes herses dignes de *Game of Thrones*. Dans le sombre rez-de-chaussée, l'électrisante expo «Lightseekers», curatée par Sergio Valenzuela-Escobedo, montre la photographie comme un agent révélateur, à la fois ensorcelant et contemplatif. Feux d'artifice de rouge, rose, bleu ou vert fluo, les œuvres dégagent une aura quasi hallucinatoire. Artiste-chercheur, auteur d'une thèse sur les liens entre photographie et superstition chez les peuples d'Amérique du Sud, Sergio Valenzuela-Escobedo s'est intéressé à la rupture opérée par l'appareil photo dans les cos-

mologies des autochtones. Vue comme un objet mystique par les peuples d'Amazonie, la photographie aurait le pouvoir de capturer les ombres, de convoquer les morts et d'accéder à une autre réalité. Une vision chamanique que partagent les artistes contemporains. D'ailleurs les chamans, aujourd'hui, on les tue. Christo Geoghegan a enquêté sur une série de meurtres non résolus de guérisseurs accusés de sorcellerie au Pérou.

«Je cherche la lumière de la sensibilité, des intensités et des choses invisibles», explique SMITH à propos de sa très belle installation «DAMI (Imago)», où un projecteur central tourne comme un phare sur lui-même et envoie des autoportraits thermographiques sur des voiles circulaires. *La thermographie, technique militaire qui permet de déceler des cibles dans l'obscurité, je la retourne vers moi, afin de montrer la porosité du corps humain avec ce qui l'entoure, avec le sable, avec les roches, avec l'air, avec les insectes.*» Adepte de la méditation transcendante et de la transe cognitive, l'artiste a réalisé ses images dans le désert du Nevada en Californie, une «zone portail» qui lui permet de se connecter au monde afin d'accéder à d'autres formes de

perceptions, par la danse, le souffle et les sensations. «Je ne veux pas seulement écrire avec la lumière mais je cherche à être tout entier traversé par la lumière, à devenir moi-même lumière», explique l'artiste qui loue la puissance énergétique des photons, particules à l'origine de la lumière.

Constatant le divorce avec les éléments naturels, et l'impossibilité de voir le ciel dans les villes contemporaines, le collectif péruvien Pariacaca invoque quant à lui une étoile fictive. Dans une incandescence installation en forme de transe visuelle, bercée par des bruits de jungle, se mêlent images de machinerie d'observatoires célestes, silhouettes dansantes, enseignes lumineuses, lune rousse, forêts rouges incas, coucher de soleil, rayons laser, lampes LED et fleurs phosphorescentes, une sorte de *Baraka* sous acide. Avec leurs lumières artificielles, les artistes se font médiums d'une expérience spirituelle, branchant les corps sur leur matière première: la «poussière d'étoiles». «Modifier les couleurs naturelles change les perceptions et permet de se reconnecter avec la nature, mentalement et spirituellement», expliquent Prin Rodriguez et Fernando Criollo venus de Lima. Nous voulons

engager une conversation avec les esprits du monde. Au fond tout est vivant, même les immeubles, car ils sont chargés des histoires de ceux qui y ont vécu.»

Feuillages touffus

Des ruines hantées et des forêts tropicales, c'est aussi ce que montre Monica de Miranda à la Galeria Municipal de Porto. Représentante du Portugal à la dernière Biennale de Venise, l'artiste d'origine angolaise explore les vestiges du colonialisme portugais à travers trois films tournés, entre autres, sur l'île de San Tomé au large de la Guinée et dans le jardin botanique de Lisbonne. Dans des décombres dévorés par les plantes tropicales, au cœur de splendides paysages et de feuillages touffus, l'artiste met en scène des femmes noires, mutiques et debout, qui regardent vers l'avenir, calmes et déterminées. Etre noir au Portugal? C'est risquer l'invisibilité comme le montre la belle vidéo *I Don't See Color* d'Odair Rocha Monteiro, né au Cap-Vert et installé à Porto. Pour affirmer que «Black is a color», l'artiste a filmé un danseur noir qui se fait fantôme grâce à la synthèse additive des couleurs. Le corps du danseur disparaît dans le blanc, l'image clignote vert bleu rouge autour de lui et pique les yeux.

La lumière révèle, elle est source de vie. Aux Pays-Bas, elle permet de faire pousser des salades dans des fermes climatisées, éclairées par de la lumière artificielle 24 heures sur 24 au Westland, la région agricole la plus technologique du monde (Luca Locatelli à la galerie Leica). Mais la lumière tue aussi. Poussée à 1000°C grâce à 173 500 miroirs à la centrale solaire d'Ivanpah, dans le désert de Mojave, en Californie, elle brûle vif les insectes et les oiseaux pris dans les rets des rayons. De fugaces nuages blancs apparaissent ponctuellement sur le ciel azur de l'installation *Mid-Air Collisions* de Kathrin Stumreich. Ce sont les corps des volatiles qui flambent. Un spectacle terrifiant de cendres incandescentes s'imprime dans notre pupille. Voit-on là les âmes des oiseaux? Ou l'apocalypse de notre propre espèce? A Porto, si l'apocalypse est une révélation, la photographie aussi. ◆



Untitled (2023), extrait de «DAMI» de SMITH. GALL. CHRISTOPHE GAILLARD. ADAGP

LA BIENNAL'25 FOTOGRAFIA DO PORTO, «TOMORROW TODAY» Jusqu'au 29 juin.